22 juin 2008

Pour saluer Marc Giai-Miniet.

Mesdames, Messieurs,Cher (e)s Ami (e)s,

Permettez-moi tout d'abord de vous souhaiter la bienvenue et de vous remercier pour votre présence dans cette Maison d'Elsa Triolet et Louis Aragon. C'est un encouragement précieux pour la petite équipe qui programme les activités du lieu et qui les organise.
Je veux évidemment remercier, en second lieu, les trois artistes qui nous font non seulement l'amitié de leur présence aujourd'hui, mais surtout l'honneur de nous prêter, pour quelques semaines d'été, les oeuvres qui composent chacune des expositions dont nous fêtons aujourd'hui l'ouverture au public de nos visiteurs. J'ai nommé le sculpteur Jean Campa, le peintre Marc Giai-Miniet et le photographe Claude Gaspari. Je suis très fier de ce vernissage où se trouvent réunis des artistes que nous aimons, des artistes de grand talent, mais aussi des artistes composant ensemble un bouquet de ces trois aspects majeurs des arts plastiques aujourd'hui que sont la peinture, la sculpture et la photographie.

Je voudrais à présent retenir un instant votre attention, pour vous dire un mot à propos de chacun d'eux et du grand désir qui était le nôtre de montrer leur travail ici.

J'ai dit « peintre » à propos de Marc Giai-Minet, et en effet il a derrière lui – et depuis des années – une grande oeuvre de peinture, d'homme de la toile et des couleurs, aux personnages écrasés et pesants, fascinants dans leur quête difficile d'humanité. Mais nous avons choisi de montrer un autre aspect de son travail, plus complexe puisque le relief y figure, qui est venu doubler depuis quelque temps le travail du peintre. C'est que Marc Giai-Miniet est, si j'ose dire, un « peintre-constructeur-emboîteur ». Et ce sont ses « boîtes », si étranges, si passionnantes et si dérangeantes peut-être à la fois, que nous avons voulu montrer.

Lui-même raconte volontiers comment l'idée de confectionner ces boîtes a germé en lui dans le prolongement de ses recherches de peintre. Chaque année, sa galerie –la galerie Lefor-Openo – avait l'habitude d'organiser des expositions à thème. En 1993, le thème retenu était celui de la fête, et il raconte – je le cite parlant à des élèves de collège : « J'étais très ennuyé pour traiter le sujet. Alors j'ai changé de support. Je me suis dit : je vais créer une boîte avec des petits personnages du tableau. » Et de fait, dans ses premières boîtes, on retrouve le petit théâtre humain de ses toiles. Mais très vite, les humains vont disparaître, ou plutôt, ils ne vont plus exister qu'à travers leurs objets habituels, et les « boîtes » vont se compliquer, de plusieurs étages, comme si la maison, l'immeuble, la communication entre un haut et un bas devenaient les métaphores centrales de ses recherches plastiques.

On peut songer en voyant les boîtes de Marc Giai- Miniet à un film fameux comme *Delicatessen*, ou bien encore à la bureaucratie sévère qui semble poursuivre, écraser, empoisonner la vie de Joseph K, le personnage fameux du *Procès* de Kafka. Mais, pour ce qui me concerne, j'y ai vu – et depuis longtemps – une sorte de correspondance avec un livre qui occupe une grande place dans mon panthéon littéraire personnel. Je veux parler de *La vie mode d'emploi* de Georges Perec. Et je revois la question – défi de Jean Tardieu : « Etant donné un mur, que se passe-t-il derrière ? », à laquelle Perec dans un vertigineux exercice de style – qui le conduit à écrire une oeuvre où il faut mettre le mot « romans » au pluriel – entreprend de répondre : « J'imagine un immeuble parisien – situé 11 Rue Simon-Crubellier –

dont la façade a été enlevée (…) de telle sorte que, du rez de chaussée aux mansardes, toutes les pièces qui se trouvent en façade soient instantanément et simultanément visibles. Le roman se borne à décrire les pièces ainsi dévoilées et les activités qui s'y déroulent. »

Telle est la feuille de route de Georges Perec. Et telle est aussi – du moins me semble-t-il – ce qui pourrait formuler la feuille de route de Marc Giai- Miniet. A ceci près, qu'ici, devant les boîtes de Marc, c'est nous – ses regardeurs – qui sommes invités à écrire le roman, nourri des songes et des rêveries qu'elles engendrent. Dans le livre de Perec d'ailleurs – parmi la foule de personnages qui vont, viennent et repassent incessamment – il y a un peintre, Serge Valène, dont l'ultime tableau n'offre que l'esquisse « d'un plan en coupe d'un immeuble qu'aucune figure, désormais, ne viendrait habiter. » Comment ne pas songer là au cheminement même de Marc dont je viens de parler, en le lisant comme une invitation à investir de nos émotions complices, le petit théâtre qu'il nous livre.

Les « boîtes » de Giai-Miniet sont ouvertes sur le devant, mais closes sur leurs bords. On y circule, mais on n'en échappe pas. Comme si c'était là, dans leur frontalité sans issue ni perspective, que devait se dérouler l'existence. Une métaphore que Marc ne cesse de polir, avec ses sommets, ses hauteurs, souvent pourvues de blanc, de lumière, de livres, tandis que les bas sont plus sombres, plus encombrés de mécanismes obscurs, de noirceurs étranges. Entre les deux niveaux extrêmes, toute une discipline d'escaliers, d'échelles, de tuyauteries, comme de gros intestins, ouvrant sur une matérialité grossière et innommable. Comme si chaque boîte, d'où les personnages humains sont absents, mimait elle-même un organisme vivant et humain, avec sa tension dialectique entre sa lumière et ses parts d'ombre, entre sa tête rayonnante et le flasque de ses viscères, comme un combat entre le spirituel – les livres – et une matérialité plus abjecte, entre la part divine des humains et l'irrépressible hantise de leur animalité, pour parler comme les philosophes grecs, ou bien encore – et l' on songe à Pascal - à la dualité de l'ange et de la bête.

Il y a donc de l'humour – beaucoup d'humour – dans les boîtes de Marc, mais il y a aussi, entremêlée, une interrogation plastique sur la signification de l'existence humaine, qui n'en finit pas de s'enflammer aux éléments de son théâtre. Et l'on peut séjourner longtemps devant chaque pièce, tant sont vives les rêveries qui s'y consument.

Bernard Vasseur, Directeur de la Maison Triolet-Aragon